Il y a aussi des réfugiés en Grèce...

Autor(en): **Allmen, Annie von**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 4

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549410

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

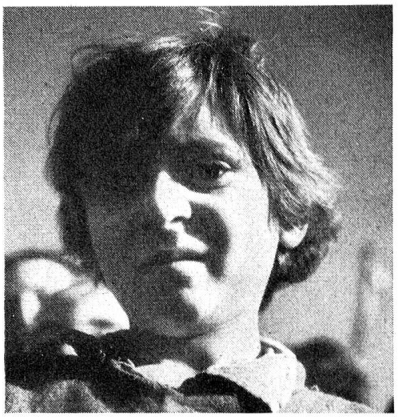
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Il y a aussi des réfugiés en Grèce...



Au début de l'hiver 1948-1949 les personnes qui, en Grèce, se dévouaient pour sauver l'enfance malheureuse voyaient avec effroi et appréhension la venue de la mauvaise saison.

Les 15 000 enfants, confiés à leur garde par des parents pris de peur devant l'avance des «andartes» ou réfugiés chez eux lors de l'évacuation de leurs villages, avaient été soignés et nourris tant bien que mal durant la belle saison. Les Grecs, optimistes malgré tout, avaient réussi le tour de force d'héberger ces milliers d'enfants, de leur offrir une nourriture suffisante, de payer le personnel (malheureusement bien souvent non qualifié), enfin, de trouver assez de bonnes volontés bénévoles pour diriger ces centres et y créer une ambiance de camps de vacances.

Mais tout ceci n'était que provisoire — un provisoire que les personnes qui se trouvaient à la tête du mouvement voyaient avec effroi se prolonger, car il n'était plus question alors de renvoyer ces jeunes enfants à leurs familles avant l'hiver. Il apparaissait toujours plus nécessaire de les garder encore de longs mois, dans des locaux pour la plupart absolument insuffisants, ou inutilisables durant les mois d'hiver. Ce qui posait le grand problème: que faire de ces enfants, comment les occuper?

Car, si l'on avait pu dès l'abord assurer le vivre et le couvert aux petits réfugiés, l'action de secours n'allait souvent pas plus loin. En général, les enfants s'occupaient comme ils le pouvaient, s'amusant la plupart du temps en plein air. Malgré toute la bonne volonté des organisations les moyens manquaient pour leur offrir autre chose, dans ces abris temporaires, que des jeux dirigés ou libres. Il ne faut pas oublier que le peuple grec, très pauvre, passe actuellement par une crise terrible, que la guerre civile sévit encore et que le Gouvernement, de son côté, a dû déjà recueillir près de 700 000 réfugiés.

J'ai visité cet automne un bon nombre de ces «pédopolis», ou colonies d'enfants, et toutes m'ont laissé plus ou moins la même impression: celle d'une action qui a dû se développer beaucoup plus que cela n'avait été prévu par les organisateurs, qui a été menée avec un véritable talent d'organisation et beaucoup de bonne volonté, mais aussi avec trop peu de ressources en argent et en personnel qualifié. Ces colonies de plusieurs centaines d'enfants, groupées en général par régions, recevaient en fait de soins un minimum plus ou moins bien conçu.

En octobre, l'on n'avait pas encore perdu tout espoir de pouvoir en fermer quelques-unes avant la venue de l'hiver; mais les doutes grandissaient de semaine en semaine, puisque la fin de la guerre semblait de moins en moins probable.

Et partout l'on rencontrait la même anxiété parmi le personnel: Comment ferons-nous cet hiver si nous avons encore les enfants? Comment les occuperons-nous?

Au cours de ces visites nous passions à travers des dortoirs propres, en général suffisamment fournis et meublés. Nous examinions la lingerie (fort pauvre) et visitions la cuisine où des menus très simples, mais suffisants, étaient préparés par des femmes du pays. Les installations sanitaires retenaient notre attention et nous admirions surtout l'arrangement qui permettait aux centaines d'enfants vivant dans la communauté d'être propres, dans un pays où l'eau est si rare.

Ensuite c'était le réfectoire, souvent trop petit; l'infirmerie, bien comprise et... rien d'autre. On nous conduisait à nouveau auprès des enfants qui jouaient devant les bâtiments; la tournée était terminée.

«N'avez-vous donc pas de salles de jeux, de locaux servant pour les classes, d'endroit où grouper les enfants?» demandions-nous au début. Et presque toujours on répondait: «Les fonds nous manquent pour cela. Les enfants sont toujours dehors? Nous le savons et nous le déplorons, mais que faire?».

Parfois, bien rarement, le visage de la directrice s'éclairait: elle nous entraînait bien vite vers les «ateliers» qui avaient pu être installés, à la grande joie des enfants. Et nous visitions la menuiserie où deux ou trois garçons à peine trouvaient à s'occuper, une remise où un cordonnier, entouré d'une bande d'enfants intéressés, rapiéçait des sandales usagées; nous rencontrions un groupe de fillettes tricotant sous un arbre — et devions constater que cela tenait déjà du miracle lorsque une quinzaine d'enfants sur 500 pouvaient être occupés rationnellement. Ainsi, lors de chaque nouvelle visite, le problème que posait l'organisation de l'emploi du temps des enfants devenait plus aigu et l'obligation de lui trouver une solution s'imposait davantage.

Mais comment aider ces organisations dans ce sens? Que pouvait faire la Suisse? Il semblait vraiment qu'un envoi d'ateliers permettrait de faire face aux besoins les plus grands de ces enfants. Les crédits nécessaires purent être obtenus et nous avons l'espoir qu'avec ces envois de Suisse les colonies auxquelles ils seront remis pourront organiser pour les enfants les plus âgés un préapprentissage qui ne manquera pas de leur être des plus utiles.

Annie von Allmen.